

La poétique du café, espace de purgation libératrice, dans *30 jours pour trouver un mari* et *Au café des faits divers*

AICHA ALOUAH
Université de Rabat, Maroc

Aicha Alouah, formatrice en communication et compétences transversales, est aussi doctorante à la Faculté des Sciences de l'Éducation, à l'Université Mohamed V à Rabat. L'autrice a rédigé un article en cours de publication dans *Le Vestimentaire dans le roman africain : types, représentations et significations*, ouvrage collectif de l'Université Alassane Ouattara-Côte d'Ivoire. L'article s'intitule : « L'Habit comme déguisement dans *L'Insoumise de la porte de Flandre* de Fouad Laroui ».

À travers *30 jours pour trouver un mari* de Fouad Laroui et *Au café des faits divers* de Bouthaïna Azami, cette étude explore le café comme lieu de mémoire sensorielle, à l'image de la madeleine proustienne. Boissons et mets y ravivent les souvenirs, notamment maternels, et ouvrent un espace de parole cathartique. Le café devient ainsi un théâtre du quotidien, où l'intime se dévoile, se partage et se purifie dans un cadre collectif.

Laroui (Fouad), Azami (Bouthaïna), Proust (Marcel), mémoire sensorielle, souvenir involontaire, purgation, catharsis, Café

L'être humain a de tout temps éprouvé un besoin fervent de se rassembler pour parler, partager et se souvenir. Dans *Au café des faits divers* et dans *30 jours pour trouver un mari*, qui font l'objet de la présente étude, les protagonistes trouvent refuge dans le décor feutré d'un café, espace intime et collectif à la fois, où se mêlent odeurs de boissons chaudes et bruits familiers. Ce lieu devient un véritable théâtre de mémoire où les nourritures convoquent une sensibilité enfouie : le goût d'un tajine, l'odeur d'un thé à la menthe, la douceur d'un jus agissant comme une madeleine proustienne, ravivent une mémoire sensorielle et tissent un lien fragile entre présent et passé.

Dans *30 jours pour trouver un mari* (2023), le romancier marocain Fouad Laroui, connu pour son humour corrosif et sa critique sociétale, met en scène une succession

de récits encadrés, racontés par des personnages habitués du Café de l'Univers à Casablanca. Ce café se fait un espace de parole et de narration où chaque personnage partage une histoire inspirée d'une expérience personnelle. Le roman adopte une voix théâtrale qui permet aux clients d'échanger, de s'exclamer, de s'interrompre et de se moquer les uns des autres. En réalité, ces interactions constituent un prétexte de réflexion satirique sur différents aspects de la société marocaine contemporaine, à savoir le mariage, l'hypocrisie sociale, l'administration kafkaïenne et les relations homme-femme.

De son côté, Bouthaina Azami, écrivaine marocaine dont l'œuvre s'intéresse particulièrement à la voix féminine et à la parole quotidienne, dans *Au café des faits divers* (2013), entraîne son lecteur dans l'atmosphère familière d'un café, lieu de retrouvailles pour un groupe d'amis habitués à consulter les faits divers rapportés par la presse. À travers une série de petites histoires, le roman brosse avec lucidité le portrait de la condition féminine et soulève, en filigrane, de grandes questions.

À travers les évocations gustatives et olfactives qui traversent principalement ces deux romans, mais aussi, au passage, d'autres œuvres maghrébines, une figure revient avec insistance : celle de la mère, omniprésente dans les gestes, les saveurs et les récits partagés. L'aliment devient donc un vecteur d'amour transmis, transformé ou perdu, qui façonne les attachements familiaux et les blessures intimes. Enfin, le café se révèle un purgatoire moderne, un espace où la parole circule librement, dans une dimension existentielle, permettant une forme de confession collective ou solitaire, propice à la libération des douleurs anciennes. Ainsi, boissons, figures maternelles et parole cathartique se conjuguent pour faire du café un lieu de mémoire vivante, où l'intime se raconte dans l'ombre chaude d'un verre ou d'une tasse.

À l'image de la madeleine de Proust, comment l'espace du café, à la fois lieu de consommation et d'introspection, devient-il un déclencheur puissant de mémoire et de parole ? Nous explorerons d'abord la façon dont la symbolique des boissons et des aliments, en tant que déclencheurs sensoriels, réveille une mémoire à la fois intime et collective. Puis, nous analyserons le rôle fondamental de la figure maternelle dans cette mémoire affective. Enfin, nous verrons comment le café se transforme en un véritable purgatoire où la parole, au moyen de la confession, se libère et se partage.

Saveurs du souvenir : aliments, boissons et mémoire affective

Dans la continuité du célèbre épisode de la madeleine chez Proust, les deux romans explorés font des aliments et des boissons bien plus que de simples éléments de décor : ils deviennent des catalyseurs d'émotions enfouies et de souvenirs in-

times. L'acte de boire un café, de partager un thé ou de sentir les effluves d'un plat traditionnel déclenche, chez les personnages, une remontée de souvenirs à la fois personnels et collectifs. Nous tenterons ici d'analyser comment ces éléments sensoriels cristallisent des émotions liées aux relations humaines et interpersonnelles. Ces instants gustatifs et olfactifs ouvrent un lien narratif puissant entre le présent et le passé, entre l'individu et le groupe. Il s'agira ainsi de mettre en parallèle la mémoire affective, propre aux personnages, avec une mémoire collective transmise autour d'une table.

Cette dimension sensorielle de la mémoire s'incarne particulièrement dans *Au café des faits divers*, où les habitués se réunissent selon un rituel : se retrouver autour des journaux et des différentes boissons proposées par l'établissement. Parmi eux, Barbara, qui préfère ce petit café genevois enveloppé par « des voiles grisâtres, opaques » (Azami 2013, 35), comme si la lumière du dehors risquait de la mettre sous les feux de la rampe, et de révéler une part de son histoire. Le café devient pour elle un refuge discret, à l'abri du regard des autres. Soledad, sa complice, quant à elle, affiche une gaieté de façade qui contraste avec ses blessures profondes ; elle souffre en silence, masquée par les éclats de rires. Dès son arrivée, elle se jette sur les journaux locaux. Sa boisson de prédilection, le maté, cet « étrange élixir » (Azami 2013, 36) venu d'ailleurs, est perçu comme exotique par les clients du café, mais c'est pour elle un véritable symbole de partage et de convivialité.

Soledad, d'origine argentine, dont le prénom signifie et incarne la solitude, se déguise tel un personnage de la *Commedia dell'arte* (Azami 2013, 36), vêtue de couleurs vives comme pour cacher ses blessures intérieures sous un masque de légèreté. Elle parvient à faire inscrire le maté au menu du café, une initiative qui attire plusieurs Argentins venus spécialement retrouver ce goût lointain et familier, capable d'atténuer la froideur de l'exil helvétique. Plus encore, elle parvient à imposer le rituel traditionnel qui accompagne la dégustation de ce breuvage, où la même calebasse passe de main en main dans un geste de partage aussitôt adopté par de nombreux habitués. Toutefois, elle n'arrivera jamais à convaincre Ali et Karim, respectivement d'origine marocaine et algérienne. Le premier reste fidèle à la saveur du fameux thé à la menthe marocain, tandis que le second, obsédé par « les mêmes questions d'identité » (Azami 2013, 37), préfère troquer le pastis parisien contre l'arak artisanal.

Cette puissance évocatrice du goût et des rituels ne se limite pas à la fiction romanesque, elle est également au cœur de l'expérience personnelle de certains intellectuels. Dans *Le Harem et l'Occident*, Fatema Mernissi, voulant renouer avec son pays natal, ressent l'envie d'un appel téléphonique. Mais ce désir est soudainement remplacé par l'envie de déguster un thé à la menthe servi à la marocaine. Une sensa-

tion culinaire prend le dessus sur tout autre sentiment. Mernissi explique : « j'avais une forte envie d'un grand thé à la menthe servi dans un joli verre en cristal. Siroter le thé lentement en observant entre chaque gorgée les reflets jouant dans le liquide doré... J'étais si occupée à rêver que je faillis ne pas entendre le haut-parleur » (Mernissi 2001, 85). Rien que l'imagination de ce moment a pu détacher l'écrivaine des sensations qui l'entouraient, bien qu'elle soit fortement déçue par ce qu'on lui a servi :

Une fois parvenue à la buvette la plus proche, a-t-elle demandé, j'ai demandé un thé. Peu après, consternée, je vis le serveur déposer devant moi une lourde tasse blanche qui avait la forme d'un petit tonneau, plein d'un breuvage noir où dépassait une étiquette marquée « Lipton ». Le spectacle coupa court ma soif. J'ai réalisé que ce que je cherchais était moins le thé qu'une petite lumière dorée qui danse au fond d'un verre de cristal. Je payai sans consommer et je me précipitai vers la cabine téléphonique la plus proche. (Mernissi 2001, 85)

À l'image de la madeleine de Proust, le thé à la menthe agit chez Mernissi comme un pont entre le passé et le présent, entre deux cultures différentes. Ce n'est pas tant la boisson qu'elle recherche, mais l'identité et l'univers sensoriel qu'évoque cette boisson révélant la force évocatrice des saveurs liées à la mémoire. À travers cette expérience, la mémoire affective émerge non pas d'un geste conscient de remémoration, mais de la puissance suggestive d'un goût, celui d'une appartenance intime et partagée.

Comme chez Fatema Mernissi, où le thé à la menthe est porteur d'une mémoire intime et culturelle, chez Fouad Laroui, ce même breuvage devient un vecteur puissant de mémoire collective et d'espérance. Le thé à la menthe marocain réussit à projeter Lhouçaïn, son personnage, au-delà du souvenir personnel, vers une mémoire symbolique : celle du Paradis. La boisson parfumée ne lui permet pas seulement de renouer avec un réconfort tant recherché, mais aussi de voyager vers un futur idéal et euphorique. Cette dynamique mémorielle n'est pas sans rappeler la poétique proustienne de la réminiscence telle que l'analyse Geneviève Henrot Sostero, pour qui :

Un dernier stylème « artiste » vient servir à propos la poétique de la réminiscence, surtout quand celle-ci déploie la résurrection du passé dans toutes ses coordonnées : c'est l'accumulation. La parataxe, asyndétique d'abord, puis polysyndétique, projette encore une fois en clausule la « tasse de thé » et marque ce final de *Combray* I,1, par quoi le roman démarre vraiment. (Henrot Sostero 2017).

Ainsi, comme dans *À la recherche du temps perdu*, le geste de boire le thé exprime chez Laroui un acte poétique où le présent s'ouvre sur la mémoire et où l'objet sensoriel se transforme en passerelle vers un ailleurs intemporel.

Après cette plongée mystique provoquée par le thé à la menthe, une autre évocation sensorielle tout aussi chargée de symboles se fait jour dans le Café de l'Univers. Le discours d'un chauffeur de taxi, aussi cocasse qu'il soit, fait surgir une image profondément proustienne : celle de l'odeur d'un tajine marocain soigneusement préparé comme promesse d'amour et de stabilité conjugale. Mais cette évocation sensorielle, à la fois gustative et olfactive, ne replonge pas le chauffeur dans un passé oublié ; au contraire, elle le projette dans un avenir idéalisé à travers une odeur anticipée mais profondément enracinée dans l'hippocampe. Cette odeur d'un plat traditionnel, chaud, nourrissant et enveloppant est le symbole d'un foyer réconfortant et d'une stabilité conjugale rêvée.

Chez Laroui comme chez Proust, une simple perception sensorielle suffit à faire surgir un monde intérieur nourri par le désir et l'imaginaire. La photographie, toutefois, introduit une autre temporalité, celle d'une mémoire contemplative et figée, ainsi que la définit Geneviève Henrot Sostero :

La mémoire du réveil se différencie cependant de la mémoire involontaire diurne en ce que, loin de jaillir hors du temps, elle se déguste lentement : album de photographie feuilleté au gré des doigts, barque décrivant au fil de la rêverie, elle pêche paisiblement ce que la mémoire involontaire attrape d'un seul coup, dans la fulgurance. (Henrot Sostero 2004, 851).

Ainsi, l'image retrouvée par Lhouçaïn agit comme une madeleine visuelle qui suspend le temps, révélant la puissance du regard dans la résurgence du passé.

Ce parallèle entre mémoire affective proustienne et fantasme populaire révèle un lien profond entre les sens, les aliments et la construction de soi. Le tajine, récipient en terre cuite, par sa charge culturelle et affective, agit ici comme métaphore du désir d'enracinement, de reconnaissance sociale et d'adoration quotidienne, à la manière dont le thé et la madeleine relient Proust à son enfance à Combray. À l'image d'Ulysse revenant à Ithaque après ses longues errances, le chauffeur de taxi se projette dans un avenir où l'odeur du tajine incarne le foyer idéal, un port d'attache chaleureux et rassurant. Ce voyage olfactif est pour lui un pèlerinage intime, un retour symbolique à une maison rêvée, où l'amour et la stabilité conjugale promettent une paix longtemps cherchée. Par ce geste mental, il transforme son quotidien en une quête épique mêlant mémoire, désir et espoir d'un retour au bercail.

Dans les deux cas, l'odeur ne nourrit pas seulement le corps mais aussi l'âme : elle convoque l'intime et installe un univers complet dans une simple bouffée. Ce détour par l'aliment, loin d'être anecdotique, incarne une vérité émotionnelle que seuls les sens savent faire surgir, entre mémoire et espérance, entre passé retrouvé et avenir rêvé.

De la même manière que chez Fouad Laroui, où le thé à la menthe se fait pont entre mémoire et imaginaire, chez Proust, ce breuvage symbolise un lien intime entre sensation et souvenir. Dans *À la recherche du temps perdu*, le thé révèle une mémoire affective, lorsque la madeleine, trempée dans la tasse, fait surgir tout un monde englouti. Ce geste simple déclenche une expérience sensorielle et spirituelle où le passé renaît dans la plénitude du présent, témoin sensoriel d'une passion, comme la madeleine plus tard incarnera la mémoire du bonheur perdu. Le thé n'est plus une boisson ordinaire, mais un médiateur de la réminiscence, un espace où le goût, la chaleur et le souvenir se confondent. Comme chez Laroui, la perception sensorielle constitue ainsi le point d'origine d'un imaginaire intime, où le réel s'ouvre à la profondeur du temps.

Pourtant, si chez Marcel Proust le thé incarne un souvenir doux et plein d'espoir, cette même boisson peut revêtir un tout autre sens, chargé de douleur et de souffrance, selon l'histoire singulière de chacun. L'équivalent de la madeleine proustienne, en l'occurrence le thé à la menthe préparé à la marocaine, parfum familial et chargé de souvenirs, est perçu de manière très différente par Barbara. Marquée par une histoire douloureuse et par des traumatismes très profonds, contrainte à la prostitution, puis injustement accusée d'infanticide, elle associe ce parfum à des souvenirs tristes liés au Maroc et à l'incarcération qu'elle cherche à oublier. Aux yeux de Barbara, le souvenir s'ouvre sur les malheurs telle « une boîte de Pandore dont s'échappent tous les maux, tous les morts du passé. » (Henrot Sostero 2004, 86)

Chacun des personnages porte ainsi en lui une mémoire singulière du même élément déclencheur, où les saveurs et les odeurs deviennent le reflet intime de l'histoire personnelle. Tantôt on cherche volontiers à se rapprocher de cet élément pour raviver une sensation rassurante, un souvenir heureux, tantôt on tente de l'éviter, justement pour fuir ce qu'il ravive. Même si cet associationnisme, décrit par Hypolite Taine (Quaranta, s.d.), révèle une mémoire involontaire, qui est une réaction naturelle du corps et du cerveau au contact d'un stimulus sensoriel, la manière dont chacun accueille ou repousse ce souvenir dépend profondément de son vécu et de ses blessures.

La figure maternelle et la mémoire proustienne : l'empreinte olfactive et les liens affectifs

Après avoir exploré le pouvoir évocateur de quelques aliments et boissons sur la mémoire sensorielle, il est essentiel d'examiner le rôle fondamental de la figure maternelle dans cette mémoire affective. Chez Proust, la mémoire ne se limite pas

à la simple évocation d'un goût ou d'une odeur : elle convoque aussi des présences invisibles, les âmes enfouies dans les objets et les souvenirs.

Dans *À la recherche du temps perdu*, l'auteur fait référence aux croyances celtiques qui stipulent que les âmes des morts sont captives dans les objets du monde matériel. Ces âmes sont invisibles et inaccessibles, jusqu'au jour où elles tressaillent au contact d'un stimulus. Il s'agit là d'une métaphore de la mémoire involontaire ; ce n'est pas par la volonté qu'on ressuscite ces âmes, mais par une sensation sensorielle, provoquée par un objet, en l'occurrence le thé et la madeleine :

Comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ses gâteaux courts appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques. (DCS I, 44)

Dans ce passage, la madeleine trempée dans le thé agit comme un élément déclencheur qui fait surgir un monde oublié, notamment la maison et la tendresse familiale. La boisson chaude incarne les gestes de soins maternels, le gâteau offert évoque une scène de goûter familial à Combray, lié aux figures féminines, à savoir la maman et la tante Léonie.

Ces femmes qui incarnent l'amour protecteur font de la boisson et de la nourriture un symbole du lien affectif et de la chaleur retrouvée. « Un plaisir délicieux m'avait envahi [...] comme opère l'amour [...] cette essence n'était pas en moi, elle était moi » (DCS I, 44). Les deux personnages – la maman et la tante – ont fait une intervention sacrée mais discrète, qui constitue un acte de résurrection où le monde matériel libère l'âme.

Cette résurrection révèle la puissance profonde de la figure maternelle, parfois source des plus grandes douceurs, parfois des douleurs les plus profondes. Lorsqu'elle fait défaut, c'est souvent le corps qui parle en silence. Dans *Au café des faits divers* de Bouthaina Azami, ce manque d'amour maternel hante la jeune Soledad, psychiatre marquée par une enfance douloureuse. C'est au cœur du café, ce lieu à la fois réel et symbolique, qu'elle trouve enfin un espace pour déposer ses silences. Enfouissant sa tête dans la chevelure de son amie Barbara, elle laisse remonter à la surface les souvenirs refoulés. Le contact, presque involontaire, agit comme la madeleine : il déclenche une mémoire affective intense, non seulement d'un désamour fondateur, mais aussi d'un bonheur retrouvé, lié à la tante Sylvie qui l'a sauvée de la violence de sa mère. C'est alors qu'émerge en elle cette image d'une enfance abîmée, que le texte décrit avec une force saisissante : « Elle s'était mise à grossir. Soudain. La petite fille s'était mise à grossir. Et sa mère qui nourrissait pour elle

quelque obscure rancune [...] ne l'en avait que plus haïe. Cette enfant, qu'elle avait si mal aimée, devenait grosse » (Azami 2013, 83).

Aussi le corps de l'enfant devient-il le lieu d'inscription des douleurs profondes, témoignant d'un passé difficile que la mémoire sensorielle ravive. Comme chez le héros proustien, en qui le goût du thé fait resurgir un passé entier, le café devient pour Soledad le théâtre de la réminiscence, où elle « cherchait immanquablement à démentir la tristesse par des sourires trop larges, une tourbillonnante énergie, quelques pas langoureux de Tango dénudant une jambe résille... » (Azami 2013, 93). Le mouvement du corps se configure alors comme un langage silencieux par lequel la douleur s'exprime sans mots et se transmet de génération en génération par le biais d'une transmission latente, et c'est dans le lien entre Soledad et sa tante Sylvie que cette transmission prend sens.

La tante Sylvie, qui avait passé des années dans les camps de concentration, éprouvait comme une trahison le fait d'avoir survécu alors que toute sa famille avait été maltraitée et poussée à la mort. Sylvie devient une mère merveilleuse pour Soledad, qui « avait, à présent, l'éclat d'un sourire d'enfant et des parfums de chocolat chaud. Le temps avait perdu un peu de son absurdité. Un peu... Mais jamais leur corps n'oubliera » (Azami 2013, 93). Ici la cicatrice symbolique constitue une trace palpable, une inscription perpétuelle du sentiment sur le corps ou dans la mémoire. Ainsi, la parole ne se limite plus à l'ouïe, mais s'élargit à l'ensemble des gestes. Comme le soulignent Geneviève Henrot Sostero et Ludovico Monaci, « même lorsque la voix se tait, tout le corps "parle" avec une incontournable éloquence » (Henrot Sostero & Monaci 2023, 8). Les séquelles deviennent dès lors un mode d'expression à part entière qui résiste à l'effacement. C'est une écriture involontaire que le corps porte en continuité, tout en interrogeant le souvenir, la transformation et la douleur.

Le corps apparaît comme le miroir visible de l'absence d'amour, où la nourriture traduit et nourrit un traumatisme profond. Barbara et Soledad « sont le miroir d'une même blessure, une blessure ancienne dans laquelle Barbara se consume, si maigre, tandis que Soledad noie son mal-être sous les vagues de chairs » (Azami 2013, 80). Lorsque l'agonie de son père avait aggravé son mal-être durant son enfance, Soledad s'était davantage réfugiée dans la nourriture, prenant du poids à mesure que la douleur grandissait. Sa mère choisit de la punir doublement parce qu'elle a osé grossir en plein malheur. Manger pour digérer le mal, boire pour oublier une réalité : ainsi agit Karim, l'un des personnages principaux du même roman. Lui aussi cherche, à sa manière, un exutoire, mais rien ne calme la colère ancienne qui l'habite. Il porte « le visage de son père et des parfums de terres brûlées. Des parfums de deuil et d'errance et de corps flottant parmi les flammes »

(Azami 2013, 95). Une mémoire incandescente, marquée par la perte, la violence et l'exil. Chez lui, chaque bouchée avalée, chaque gorgée bue tente d'éteindre cet incendie intérieur, sans jamais y parvenir. Le corps devient alors le lieu de combat silencieux, où l'alimentation n'est plus survie mais tentative de réparation et d'oubli.

Cette exploration corporelle comme vecteur de réminiscence ne se limite pas à l'univers proustien. Elle trouve également un écho dans la littérature maghrébine contemporaine, où le corps, meurtri par le deuil et la perte, reflète le lieu d'un souvenir enfoui. C'est notamment le cas chez Hassan Moustir, dans *Plus longue sera ta vie*, où la douleur se traduit par une altération des sens. En effet, la mort du patriarche et celle du grand frère laissent chez le narrateur une amertume tenace. Ce dernier accueille à l'aéroport la dépouille du défunt dans un moment chargé d'émotions, coïncidant avec la disparition de feu Hassan II. La mère, profondément atteinte, se sent alors doublement orpheline, comme si, frappée par la douleur, elle avait perdu le goût et l'odorat. Deux sens essentiels, intimement liés à la mémoire, à l'attachement et à la présence de l'autre. Sans eux le monde devient fade et absurde. Ce qui nous relie à leur présence semble impossible à retenir, comme le montre Patrick Süskind dans *Le Parfum*, où la volonté de capturer l'essence de l'être aimé frôle l'obsession. Dans cette solitude causée par la perte s'ancrent à la fois un désert intérieur et une résonance proustienne. Comme dans ce passage de Moustir où l'odeur du café devient le messenger d'un passé diffus :

Un soleil improbable fit une grimace entre d'épais nuages gris, la véranda laissait passer une lumière qui arrivait jusque sous la table et nous faisait presque du pied, une voix lointaine en Lui remonta alors à la surface, écumeuse, un rappel vague de certains jours d'ennui, au patio du rez-de-chaussée où il n'y avait pour remplir le jour que le parfum de café. Cirer ses chaussures, se raser de près, se brosser à s'abîmer les dents pour les blanchir, trouver enfin un accord entre jour et nuit, une trêve féconde entre deux guerres vides. (Moustir 2021, 145)

Ce passage donne au café une force presque salvatrice ; son arôme devient un rempart contre l'oubli, une passerelle entre un présent endeuillé et un passé encore habité de présences aimées. Selon le romancier, le café est un élément de mémoire très fort mêlé à l'amertume de ne pas avoir de prise sur sa vie, c'est-à-dire à une forme d'empêchement de vivre. Et pourtant, souligne Moustir, cette amertume-là, celle du café, au moins, on pouvait l'assumer, l'ingérer, et peut-être la faire sienne. L'odeur du café rappelle aussi chez Moustir l'abondance et la générosité. Une mémoire qui surgit sans prévenir, qui se mêle au silence et n'obéit à aucune loi pour se déployer. Comme dans cet extrait du roman :

La mémoire qui se mêle du silence et n'attend pas un ordre précis pour s'élancer. Revenir à Moulay Bouselham, là où l'abondance avait une demeure : celle de la tante

de Sa mère. L'odeur de la cuisson y invitait toute voisine prise par l'appétit. « Ton café rend l'âme au mort, ma voisine ! » s'entendait souvent louer Sa mère. Elle en était fière, fière surtout de donner. (Moustir 2021, 175)

Cette expression arabe imagée célèbre la puissance miraculeuse d'un café capable de ressusciter les forces même chez un mort. Loin de l'exagération gratuite, elle souligne surtout le pouvoir réconfortant de ce breuvage, vu ici comme un remède puissant contre les douleurs les plus profondes. Dans un moment de chagrin, ce café s'avère une forme de soin populaire, une chaleur qui ranime le corps autant que l'âme.

La même symbolique du café comme présence consolatrice trouve écho dans *La Vie lui va si bien*, de Youssouf Amine Elalamy. Dans ce roman dédié complètement à la figure de la mère, cette dernière occupe toute la scène, même lorsqu'elle n'est pas nommée. Elle est omniprésente, dans le rythme du récit, en filigrane, dans les silences, dans les gestes du narrateur et dans son regard posé sur les autres. Vers la fin du roman, le café constitue un décor qui paraît anodin, mais en réalité, c'est un vrai observatoire humain. À travers chaque personne croisée, chaque geste scruté, c'est encore elle qu'il voit. Elle habite les voix, les visages, jusqu'aux gouttes de café qui tombent lentement dans la tasse. Ainsi, ce moment suspendu, où le narrateur croit simplement observer le monde, relève en réalité du surgissement d'une mémoire enfouie selon le mécanisme que Henrot Sostero décrit comme suit : « Expliqué par la psychanalyse, le phénomène du souvenir involontaire libère une sensation refoulée à un moment où la conscience distraite n'a pas ses barrages clos vers l'inconscient » (Henrot Sostero 2004, 73). Ce café, espace de perception et de réminiscence, s'impose dès lors comme le lieu privilégié où s'effacent les frontières entre présence et absence, entre conscience et inconscient.

On souligne par là le pouvoir de la photographie à suspendre le temps et à éterniser le souvenir des êtres aimés. En voyant son reflet se confondre avec l'image de sa mère, le narrateur révèle combien son histoire se fond avec son quotidien, à travers un portrait jauni mais résistant à l'oubli. La photo est une trace vivante du lien entre mère et fils : grâce à elle, la mère reste visible, presque tangible, comme si ce simple regard posé sur l'image animait une présence latente mais persistante. « Aujourd'hui encore, avoue le narrateur, je regarde mon reflet sur le verre et c'est ma mère que je vois, maman d'il y a bien longtemps comme sur ce portrait en noir et blanc posé sur la commode et jauni par endroits » (Elalamy 2025, 150).

Ce n'est pas qu'il la cherche : elle est déjà là, diffuse, enracinée dans le moindre interstice de la mémoire. Le café devient alors un lieu maternel par excellence, espace de veille, de soin et d'écoute. La scène d'observation se transforme en scène d'amour filial. Comme chez Proust, où un goût peut faire surgir un monde entier,

ici aussi il suffit d'une simple gorgée, d'un regard distrait pour raviver la présence d'une mère devenue matrice du récit.

De la figure maternelle aux silences du corps, la mémoire affective s'imprime dans les saveurs et les cicatrices. Cette dimension nous conduit désormais vers une autre exploration du café : celle de la parole, qui devient un espace de libération et de résistance.

Raconter pour ne pas sombrer : café, parole et catharsis

Le café peut être considéré comme un microcosme social où la parole se libère. Il semble offrir un cadre social informel favorisant l'intimité et l'expression des émotions. Quel rôle joue l'écoute collective dans la mise en scène d'une parole purgatoire ?

À l'image de Shéhérazade dans *Les Mille et Une Nuits*, qui gagne du temps sur sa mort en racontant, les personnages parlent pour survivre. Dans *30 Jours pour trouver un mari*, le café de l'Univers n'est pas un simple décor, mais un véritable espace de salut, de confiance et de résistance douce. Autour d'une table, les mots se déversent comme une infusion lente ; le café, donc, en tant que théâtre intime où l'on lave sa peine par la parole, comme un rituel de purification. Dans chaque récit il y a un effet cathartique, un soulagement progressif, un relâchement de la douleur, qui conduit peu à peu à une leçon de morale, à la manière des fables et fabliaux de la tradition médiévale. Comme l'écrit Bouthaina Azami :

Le lecteur est invité à s'installer dans ce Café de l'Univers, où des amis ont décidé de se retrouver, plusieurs jours durant, pour raconter tour à tour une histoire extraordinaire pouvant déboucher sur une morale. On s'installe dans ce café comme sous un arbre à palabres, cœur battant suspendu aux lèvres d'un sage malicieux qui nous fera rire et frémir pour nous livrer ensuite, pensifs, à la nuit. (Azami 2023)

Le roman explore la fatalité de l'existence via l'illusion du retour en arrière, en l'ancrant dans un espace quotidien chargé de symbolique. Lieu de pause et de réflexion, le café devient ici un théâtre de la condition humaine, où l'on constate que toute décision est irrévocable. La référence au poème *The Road Not Taken* de Robert Frost rappelle le mirage d'un choix réversible : « Je gardai pour une autre fois la voie que je n'avais pas prise / mais comme je savais qu'à la route s'ajoutent d'autres routes, puis d'autres, puis d'autres encore / je doutais de revenir un jour » (Laroui 2023, 122) ; mais l'auteur oppose à cette espérance poétique une vérité crue : on ne revient jamais, car chaque parole prononcée engage l'être définitivement. Dans le Café de l'Univers, la parole libère, mais elle enferme aussi en nommant l'irréparable. Ce qui se dit dans ce lieu scelle l'irréversibilité de l'expérience ; ainsi, l'espace

café devient le décor intime d'une tragédie ordinaire, où l'on mesure entre deux gorgées de jus, de thé ou de café, le poids fatal des chemins ratés ou non repris.

À l'image de ce café, véritable théâtre de l'irréversible où chaque parole engage définitivement, Proust met en lumière dans *Du côté de chez Swann* le pouvoir libérateur de la parole, même lorsqu'elle est silencieuse. Par la lettre envoyée à sa mère, le narrateur trouve un moyen d'exprimer son attachement et d'effacer symboliquement la distance, illustrant que la parole, refuge où la pensée se délivre, peut agir comme un exutoire émotionnel et un lien profond entre les êtres. La lettre que le narrateur fait parvenir à sa mère agit comme un lien symbolique qui apaise l'angoisse. Avant l'écriture, la salle à manger paraît froide et hostile, peuplée de rituels tristes et étrangers, mais dès que le mot est envoyé, cet espace s'adoucit et s'imprègne de tendresse. Comme l'évoque Proust, la salle « s'ouvrait à moi et, comme un fruit devenu doux qui brise son enveloppe, allait faire jaillir, projeter jusqu'à mon cœur enivré l'attention de maman » (*DCS I*, 30). La parole, selon Proust, est le refuge où la pensée s'abrite et se délivre ; ici, même muette, elle agit comme une force purgative qui permet au narrateur d'exister dans l'esprit de sa mère, retrouvant ainsi un sentiment d'unité et d'apaisement. À l'image de la parole échangée dans le café, ce mot écrit se fait acte de mémoire et de présence, révélant la puissance libératrice de l'expression, quoique silencieuse.

C'est dans ce sanctuaire du quotidien que réside le pouvoir secret de la parole : elle n'efface pas la disparition mais elle refuse l'oubli. À mesure que, dans *Au café des faits divers*, Sofia parle de son amie Iphigénie ou Phigie – ou simplement pense à elle en silence –, elle lui accorde une forme de persistance. Phigie n'est plus là, mais chaque mot prononcé fait revivre son souvenir, porté par la mémoire et l'affection. La parole, même murmurée, crée un écho qui prolonge l'existence de l'absente. Dans ce café, chaque souvenir partagé prend la forme d'un acte de résistance contre l'effacement. Phigie renaît dans chaque geste, chaque rire et même dans chaque silence. La parole s'impose comme un tissage fragile entre le temps qui fuit et la présence qui doit persister. Parler du passé, c'est refuser qu'il disparaisse, c'est dire au monde qu'il compte encore et qu'il demeure dans l'ombre d'une tasse.

Dans le café, les mots et les silences s'infusent lentement, comme les tasses de café. C'est un lieu suspendu, hors du tumulte du monde, où l'on vient déposer, à voix basse, les fragments de soi que l'on ne sait plus porter seul. C'est là, dans un rituel discret, que Sofia redonne vie à son amie Iphigénie et éternise son existence dans ce monde éphémère. À travers ses gestes, ses silences, son monologue intérieur, elle perpétue la mémoire de celle qui fut brisée. Chaque mot prononcé, chaque gorgée devient partageable. En évoquant Phigie, Sofia la retient encore un peu dans ce monde des vivants, dans cet entre-deux tissé de voix et de chaleur. Le café, avec

ses odeurs d'infusion, ses tasses encore tièdes, devient le sanctuaire d'une mémoire blessée, mais vivante. C'est là que l'amour, la perte et la folie trouvent un langage, là où les absents respirent encore à travers ceux qui se souviennent. Le café se révèle comme un espace de liberté dans une société rigide, où les voix de toutes les générations peuvent s'exprimer. C'est donc une allégorie du monde contemporain, avec ses contradictions, ses absurdités, mais aussi son humour et sa vitalité.

Conclusion

30 jours pour trouver un mari et *Au café des faits divers* mettent en scène le café, non seulement comme lieu social, mais aussi comme espace de mémoire sensorielle, où l'intime ressurgit à travers les odeurs, les boissons et les discussions échangées. Ce lieu du quotidien incarne un sanctuaire affectif, un théâtre où s'expriment les souvenirs, les douleurs du passé, les réflexions collectives et les souvenirs maternels, révélant la force cathartique de la parole et l'effet réanimateur des réminiscences, à l'image de la madeleine proustienne.

Notre analyse a mis en lumière la façon dont le café, dans ces deux romans principalement mais aussi dans quelques autres évoqués au passage, agit comme un puissant déclencheur de mémoire. Par le truchement des aliments et des boissons, les récits réveillent une mémoire sensorielle intime et collective. On a saisi combien la figure maternelle, omniprésente dans les gestes et les souvenirs, structure le souvenir et le devenir, faisant du café un élément de transmission, et parfois de blessure. Enfin, nous avons montré comment cet espace se mue en un purgatoire, où la parole permet de confesser l'indicible et d'échapper au silence. Le café s'affirme alors comme un lieu de passage entre le raconté et le vécu, entre l'individuel et l'universel.

Cette universalité renvoie aux toiles de l'artiste américain Edward Hopper, où les cafés deviennent des révélateurs silencieux d'une humanité en suspens, à la fois figée et animée, à l'instar de la littérature de Patrick Modiano, dont les personnages hantent les cafés parisiens à la recherche d'un passé enfui. Ces lieux de consommation et de rencontre se transforment en des refuges pour les voix perdues. L'espace du café se transforme dès lors en un dispositif où la parole résonne comme une quête d'identité.

Bibliographie

AZAMI, B. (2013), *Au café des faits divers*, Casablanca, Croisée des Chemins.

- AZAMI, B. (2023), « 30 jours pour trouver un mari : la griffe incomparable de Fouad Laroui », *Le 360 Français*, 1er mars : https://fr.le360.ma/culture/30-jours-pour-trouver-un-mari-la-griffe-incomparable-de-fouad-laroui_2AMIXL4ODVEZVHP3GWN6OGKWCU/ [Consulté le 29 mai 2025].
- ELALAMY, Y.-A. (2025), *La Vie lui va si bien*, Casablanca, Le Fennec.
- ERMAN, M. (2015), *Le Paris de Proust*, Paris, Éditions Alexandrines, coll. « Le Paris des écrivains ».
- HENROT SOSTERO, G. (1998), « Le fléau de la balance. Poétique de la réminiscence », *Poétique*, 113, 61-82.
- HENROT SOSTERO, G. (2004a), « Réminiscence », in A. Bouillaguet & B. G. Rogers (dir.), *Dictionnaire de Marcel Proust*, Paris, Honoré Champion, 850-854.
- HENROT SOSTERO, G. (2004b), « Les surprises de la mémoire ou la boîte de Pandore », *Textuel*, 45, *Marcel Proust. Surprises de la Recherche*, Université Paris 7 – Denis Diderot, UFR « Sciences des textes et documents », 69-86.
- HENROT SOSTERO, G. (2017), « De l'impression à l'expression : stylèmes du suspens(e) chez Proust », *Modèles linguistiques*, vol. XXXVIII, 75, [En ligne] : <https://doi.org/10.4000/ml.4105> [Consulté le 1^{er} novembre 2025].
- HENROT SOSTERO, G. & MONACI, L. (2023), « L'écriture du silence dans *À la recherche du temps perdu* de M. Proust », *Quaderni Proustiani*, 7-18.
- LAROU, F. (2023), *Trente jours pour trouver un mari*, Paris, Mialet-Barrault Éditeurs.
- MERNISSI, F. (2001), *Le Harem et l'Occident*, Paris, Albin Michel.
- MOUSTIR, H. (2021), *Plus longue sera ta vie*, Chaumont, Éditions Douro.
- PROUST, M. (1987–1989), *À la recherche du temps perdu*, éd. J.-Y. Tadié, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade ».
- QUARANTA, J.-M. (s.d.), *Proust et la mémoire involontaire*, BnF Essentiels, Bibliothèque nationale de France : <https://essentiels.bnf.fr/fr/focus/eba92c2d-2eae-4634-9bbe-b29495396bf8-proust-et-memoire-involontaire> [Consulté le 21 mai 2025].